Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 35

Artikel: Recette pour grandir
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-205304

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES VIEILLES CHANSONS

Les contes de ma grand'mère.

Doux penchants, tendre souvenance
Me rappellent à chaque instant
Le temps heureux de mon enfance,
Où j'écoutais ma mère-grand.
Sa pauvre tête était remplie
De mille contes surprenants.
Ah ! je n'oublierai de ma vie
Ses histoires de revenants.

Lorsque la lune pâlissante
Sur les vitres réfléchissait,
A chaque histoire intéressante
Le cercle se rétrécissait;
L'amant, plus près de son amie,
Se disait en ces doux instants :
Ah ! j'aimerai toute ma vie
Les histoires de revenants.

Chez elle, pendant la veillée,
Tout le village s'assemblait;
L'œil fixe et l'âme émerveillée,
En l'écoutant, chacun tremblait.
Ma mère, elle-même, transie,
Frissonnait et claquait des dents.
Ah ! je n'oublierai de ma vie
Les histoires de revenants.

Hélas ! le temps et la sagesse
Ont détruit ces illusions;
Je regrette, de ma jeunesse,
Jusqu'aux pénibles visions.
Une raison mal affermie
Trouble la paix de mes vieux ans.
Ah ! c'est au déclin de la vie
Qu'on voudrait croire aux revenants !

MASILLAC.

La *Patrie Suisse* de cette semaine commence par un portrait de M. Ch.-L. Blanc, le nouveau recteur de l'Université de Lausanne. Elle nous donne de fort belles photos de l'inauguration du monument de Morgarten, du nouvel ascenseur du Wetterhorn, le nouveau timbre-poste suisse, le portrait du regretté professeur de Rougemont. A lire dans le texte un article très documenté sur les matchs internationaux de tir.

Procès-verbal. — Un huissier, chargé d'une saisie fut maltraité, en fait et en paroles, par celui chez qui il avait à opérer.

Dans son procès-verbal, il écrivit : « Lequel saisi, me maltraitant et m'injuriant, dit que j'étais un coquin, un fripon, un scélérat, un voleur, ce que j'affirme véritable. En foi de quoi, etc.... »

« TOURNÉE PARISIENNE »

Croquis.

Une importante bourgade de la frontière française. Tout autour de son église, le village, pittoresque, s'étale largement dans les pâturages, sur les derniers contreforts du Jura. A l'occident, presque à perte de vue, les belles plaines de France.

Dans l'unique hôtel de la localité, une « Tournée parisienne » est annoncée :

« M. X., prestidigitateur-illusionniste, des Folies-Bergères de Paris, donnera, ce soir, une séance avec le concours de M. Y., le célèbre spirite et chanteur. »

*

9 heures du soir. La séance bat son plein. Dans la salle, petite, basse, sombre et enfumée de cette auberge rustique, ils sont tous là, les habitants, entassés, serrés comme harengs en caque. Paysans aux figures bronzées et naïves, aux éclats de rires bruyants; gros bonnets au maintien plus réservé, à l'air un brin sceptique; jeunes paysannes se prêtant de bonne grâce aux expériences, et tout ébahies de retrouver dans la poche d'un voisin tel objet qu'elles ont vu déposer sur la table, devant elles; enfin, représentant l'autorité, le brigadier de gendarmerie, largement accoudé sur une table, et souriant d'un air paterne.

Les artistes sont là, debout derrière le billard tout encombré des instruments de prestidigitation obligatoires : boîtes à double fond, chapeaux, foulards aux teintes variées et surtout l'indispensable baguette, la baguette magique.

M. X. — des Folies-Bergères de Paris — fait l'important, pose pour le grand artiste. Sur son pantalon élimé, infortunée victime des ans et de la commune destinée des hommes et des choses, sur son gilet, dont les boutons, cramponnés à un fil, pendent piteux à des boutonnières déchirées, il a arboré le frac ; le frac, emblème de l'élégance parisienne et mondaine. Tout en lui rime à la prétention du costume. Sa face glabre, aux traits vieillis et tirés, aux longs cheveux noirs, retombant sur les épaules, se fige en un masque solennel. Par-dessus son lorgnon, en vedette sur l'extrême bout de son nez, son regard se promène, froid et désabusé, sur la petite salle basse où l'on s'entasse, et semble garder encore comme un mourant reflet du prestige de la capitale. Son débit est lent et mesuré, son geste sobre et digne; aucun lazzi, aucune interpellation ne le font se départir de son calme majestueux.

Tout autre est son compagnon. Figure rasée également, longs cheveux bruns frisant tout autour de la tête, le « célèbre chanteur et spirite Y. » est bien le bohême de la tradition. Jeune encore, relativement, grand, sec, l'œil vif et, au contraire de M. X., sans aucun souci de sa toilette. Pantalon très large, de nuance douteuse qui dût être bleu azur en ses beaux jours, habit à grandes basques d'un brun rougeâtre et retombant de façon comique sur un gilet bâillant, telle est sa tenue.

Dans les productions, contraste plus accentué encore. M. Y., spirite, parle rapidement, avec un accent très prononcé du boulevard et à grand renfort de gestes pompeux et démonstratifs. Il émaille sans cesse son exposé d'un calembour éclatant ou de quelque joyeux propos. Il est universel : tantôt compère, tantôt médium, tantôt chanteur. Il se faufile à travers les groupes, tend la sébille, place les billets d'une loterie « dernier cri »; et toujours plein de vie et d'entrain, il interpelle les assistants, taquine les jolies filles et souligne ses plaisanteries d'un bon rire, largement fendu, qui dénonce sa mâchoire édentée.

Et dans cette petite salle d'auberge, que la fumée gagne de plus en plus, diminuant encore l'éclat de la lampe unique, tous les paysans, assis autour de la table, debout dans les encoignures, entassés devant la porte étroite et basse, répondent par de bruyants éclats de rire à sa gaîté bon enfant et communicative.

BENN.

SAINT-CRAMPON

Dans une de nos stations de montagne, un professeur villégiaturait. Depuis une semaine, il pleuvait, il faisait froid et tous les pensionnaires de l'hôtel, ne pouvant sortir, s'évertuaient, par tous les moyens possibles — ils sont vite épuisés à la montagne, en temps de pluie — à lutter contre le désœuvrement et l'ennui.

Le sixième jour, le professeur eut une idée lumineuse. Il proposa à ses compagnons d'infortune de leur faire une conférence sur les saints du calendrier. Par bienséance et en désespoir de cause, on accepta la proposition. Après tout c'était un moyen comme un autre de tuer le temps.

Donc, après le déjeuner de midi, toute la colonie se réunit au salon de l'hôtel.

FEUILLETON DU *CONTEUR VAUDOIS*

RECETTE POUR GRANDIR

On ne voit plus d'hommes grands ! » entend-on dire à chaque instant. On en pourrait dire autant des « grands hommes », ce qui n'est pas du tout la même chose. Bizarre, la langue; on dit indifféremment une grande maison ou une maison grande, un cheval grand ou un grand cheval, aucune confusion n'est possible; une maison ou un cheval désignés de cette façon ne sauraient être petits. Un « grand homme », en revanche, est parfois un nain, et un « homme grand » n'est pas nécessairement un grand homme.

Mais trêve au bavardage. L'impression générale est donc que les « hommes grands » se font de plus en plus rares. La science, au contraire, se basant sur de sérieuses statistiques, affirme que la moyenne de la taille humaine est en constante augmentation. C'est là seulement, sans doute, ce qui trompe le sentiment public; comme nous grandissons tous peu ou prou, on s'aperçoit moins des différences, les hommes de haute taille ressortent moins.

Il n'y a pas d'ailleurs sujet de s'inquiéter. S'il n'est pas aisé de faire de « grands hommes », il n'est pas impossible, en y mettant le temps et la peine, de faire des hommes grands.

Un médecin français, étudiant dans un travail très documenté le traitement des troubles de la croissance, a dégagé en chemin diverses conséquences qui tentent à prouver que, en le voulant bien, nous sommes en état de produire des hommes grands ou des hommes petits. C'est une question de nutrition et d'attention persévérante. L'alimentation, le genre de vie, etc., jouent évidemment un rôle prépondérant dans la constitution de ces variétés. C'est entre des écarts déjà notables que peut s'exercer l'influence de l'éleveur sur l'animal et des parents sur l'enfant.

La croissance est un phénomène extrêmement complexe, dans lequel l'hérédité même a sa part. Mais il n'en est pas moins avéré que le genre d'alimentation est un facteur important dans le résultat final. La charpente osseuse détermine la stature. Les os sont constitués dans une forte proportion de phosphate de chaux; le système nerveux renferme aussi beaucoup de phosphate. Il importe donc que l'organisme, dès les commencements de son existence, puisse puiser les phosphates en abondance.

Le docteur en question, il se nomme Springer, a donc préparé des décoctions de blé, orge, avoine, seigle, maïs, son; les graines de céréales renfermant dans leur enveloppe une quantité considérable de sels minéraux qui se solubilisent par une décoction prolongée.

Après différentes opérations, on obtient ainsi un liquide jaunâtre d'une saveur qui n'est nullement désagréable. On peut le prescrire ainsi : toutes les deux heures, coupé par moitié avec du lait, ou, suivant les préférences, y ajouter du sucre, du cognac, du kirsch, de la fleur d'oranger, de la menthe, du citron, etc. Peu importe, pourvu qu'on absorbe une assez forte quantité de décoction par vingt-quatre heures.

M. Springer a naturellement voulu savoir d'abord si l'expérience confirmait la puissance de nutrition de cette décoction et il l'a administrée à des animaux, chiens, cobayes, etc. La croissance a été hâtée dans des proportions évidentes. Alors il a recommencé les mêmes recherches sur des enfants et les résultats ont été non moins favorables.

Voilà donc un aliment tout spécial et caractéristique de la charpente osseuse.

Si l'enfant ainsi alimenté est entraîné par un exercice musculaire méthodique, comme les muscles et les os connexes possèdent la même vascularisation, on voit se dessiner les effets suivants : l'exercice développe les muscles, l'accroissement musculaire développe les os, le cartilage de conjugaison excité traduit sa suractivité par l'augmentation du travail d'édification et finalement la taille se trouve surélevée.

Le travail musculaire, c'est-à-dire les exercices

Debout, un coude sur le piano, où trônaient la carafe et le verre d'eau traditionnels, le conférencier, un volumineux dossier à la main, commença.

Deux heures après, la causerie durait encore. Le professeur, qui semblait prendre un sensible plaisir à s'entendre parler, s'oubliait dans un filandreux et interminable panégyrique de Saint-François. L'auditoire sommeillait.

« Où, disait-il, forçant soudain la voix, où mettrons-nous ce saint, élevé au-dessus des anges, des archanges, des vertus ?.. »

Un auditeur brusquement réveillé, se leva et dit : « Mettez-le à ma place ».

Puis il sortit, suivi bientôt après par tous les auditeurs, à l'exception de la femme et de la fille du conférencier, ainsi que d'une vieille dame sourde à qui Morphée faisait une cour tenace.

Le coude sur le piano, le nez dans ses papiers, le professeur parlait toujours.

LOU FRÊTAI DÉ LA BLUMELISALPE!

L'AUTRO dzo, per ona balla demeindze de sti tsautein, m'iré ganguelhi su lou Gouggerschorne, pri dé Gouggichebergue, dein lou canton dé Berne. Cllia rotse é quie plliantaïe au coutset d'on petit bou dé sapallé qu'on derâi pardieu que lé tsaite du lou ciet tot d'on coup au bin qu'on l'a einfelaïe coumeint ona plioma su on biscôme.

On lâi a ona bin balla vue et, du lé roupellhiés dé Baume tantié à Niderpipe on vâi to lo paï dé la Confédérachon asse bin qué su ona photo. Fribô, avoué son rio dé la Sarine ; Nautsâti que s'etsaudé au sèlo ; la balla tor dé la capitâle ; Remont, sû sa roupellhié ; dâi montagné ein vâo tou ein vouaique ; n'ein vu to cein et lè pas de deré coumeint l'iré magnifiquo, fau avâi cein vu.

Nein guegni on pucheint momeint ona montagne destra hiaute, qu'on li de la Blümelisalpe. Lou fin coutset sé pé dein lé niolé et dussé lâi avâi ona ruda épecalaïe de nâ.

Quand on fazâi bin atteinchon, on povâi apéçaidre dou plliouments to bllians que budzivont decé delé quand lo selâo tapavé dru.

On Gougichebergue qu'iré ice, noz a espliquâ cein que cein allavé a deré avoué clliau plliouments.

— Lâi avai on iadzo sû la Blümlisalpe, que no za de, on fretâi et ona fretaire que gagnivant de l'ardzein to coumein dâi pierré. L'aviont on pucheint tropé dé ballé vatsé avoué on tsin, et fâson destra dé burou et dé toma. Ma fâi, on dzo que né savion pas mé qué fère dé tant dé butin, noutron fretâi sé met à bâti on'égra avoué dâi tomé et reimbotsivé avoué lo buro.

Sti commerce né pouavé pas doura et, ma fâi, l'esprit dé la montagne sé eingrindzi dé vére sti l'homo mépresi dé la sorta lou bin dâo bon Dieu. Et l'a fâi avanci lou glacié po puni lé mécheints. Lé vatsé on pu décampa, mâ lo pourro fretâi et la fretaire que n'ont pas pu frou prâo vito, dussont restâ âo fin guelhiet avoué lo tsin et ona dieuse dé vatse, la Carïon, que fa lé cent coups po sé laissi aria.

Adon clliau pourré zêtres dévessant restâ lé damont tanquié que l'espri sâi ré dé bouna et dévessant vivre dau lassi dé la Carïon que fa adi on détertin dau diablo. Tanquié à sti momeint lo glacié né dussé pas budzi.

Lou tsin que to sti commerce einbéte dsappé tota la dzornaïe et quand on teint bin l'orollhie, on l'out du Gougichebergue.

— Vo zai comprai que lé dou plliouments bllians l'iré lou fretâi et la fretaire que viront a l'avi de sta gueuse de Carïon.

LE « CONTEUR » AUX CHAMPS

GUÊPES ET GUÊPIERS

RIEN, a dit un agronome, ne ressemble plus à une rûche qu'un guêpier. L'un est l'ami, l'autre l'ennemi de l'homme. La première travaille, produit ; le second détruit. Mais les ressources d'ingéniosité que manifestent les habitants du guêpier ne sont pas moindres que celles des habitants de la rûche. Et, pour lutter contre l'homme, quand il leur déclare la guerre, les guêpes se montrent aussi subtiles, aussi tenaces, aussi résolues que les laborieux insectes qui préparent et accumulent le miel.

Les guêpes sont réputées surtout pour leur violence malfaisante, pour les blessures qu'elles font, pour les ravages qu'elles exercent. Ce serait leur faire tort cependant que d'oublier que l'abeille aussi a ses révoltes et que l'aiguillon parfois pique à travers les roses.

Est-ce pour être plus pauvre que la moins riche des abeilles que la guêpe la plus prospère est cent fois plus acharnée ? Toujours est-il que contre elle la lutte est plus dangereuse encore et la prudence plus nécessaire.

« Les guêpes, dit M. Berthelot, sont des pirates armés. Elles pillent nos récoltes, et quiconque s'y oppose a affaire à leur aiguillon envenimé. »

Leur piqûre est des plus douloureuses, surtout quand il fait chaud et que la bête est exaspérée. Souvent la fièvre se déclare. Si le dard est entré profondément, il produit quelquefois une sorte de névralgie et d'engourdissement rayonnants.

Les guêpes sont l'obstination même. Une fois en campagne, elles se jettent sur les fruits, les fleurs, la chair morte ou vivante. Elles s'attachent aux murs. Elles y suspendent leurs œufs. Chassées, elles reviennent. Elles récidivent avec une âpreté rageuse. Celles qui succombent sont aussitôt remplacées. La multiplication est incessante.

Cette fécondité est en effet la loi de leur existence, car elles ne durent pas, comme les abeilles, d'une année à l'autre. Leur cité n'est point permanente. Le printemps les voit naître. L'automne les voit mourir. Et leur histoire s'inscrit entre le soleil d'avril et la lune de novembre.

Seules, quelques femelles, bien cachées, bien terrées, survivent à la mort de leur race. Aux premiers beaux jours, elles sortent de leur retraite. Elles cherchent un emplacement favorable à la constitution d'un nid.

Elles le fixent, soit sous terre, soit contre des rochers et des murailles avec des brins d'herbe. Avec des feuilles sèches, de menus morceaux de bois, entassés, cimentés d'une salive qu'elles sécrètent, elles forment une sorte de papyrus qu'elles roulent en cylindre, et qui recevra les œufs.

Quand la larve est devenue guêpe et que, dans le guêpier, les habitants sont assez nombreux, la mère « uniquement occupée à pondre de nouveaux œufs, se constitue à l'état de souveraine, de patriarche, pareille à celle des abeilles. Elle se fait nourrir par sa progéniture et devient une véritable reine ».

En général, c'est sous terre que se cache le nid. D'étroits souterrains le font communiquer avec le dehors. Il a, presque toujours, plusieurs orifices. Sous le sol, profitant des trous creusés par les taupes, les lapins ou les rats, la troupe pillarde croît et multiplie.

Guerre de ruse et de patience.

Soit qu'elles détruisent les fruits de nos vergers, soit que, par leur nombre toujours plus grand, elles deviennent un danger pour les enfants qui jouent dans nos jardins, un moment vient où il faut détruire les guêpes : c'est une guerre véritable qui demande de la méthode, de la ruse, de la patience.

Il est en effet impossible d'attaquer le guêpier, — et de le réduire — par l'asphyxie. La galerie où il se cache a plusieurs issues ; si par hasard il n'en existe qu'une, le peuple laborieux a bientôt fait d'en creuser d'autres.

Essaye-t-on de l'échauder ? la terre boit et refroidit l'eau et le nid principal échappe. De même pour les gaz délétères, qui se dissipent en quelques minutes et ne font que de trop rares victimes. Le pétrole, lui non plus, n'atteint qu'un petit nombres d'insectes et exaspère le reste.

Pour avoir quelque chance de succès, il importe d'obturer d'abord toutes les issues du nid. Il faut y procéder d'ailleurs avec la plus grande précaution. Car si les guêpes voient l'homme remuer et s'agiter en plein soleil à côté de leur abri, elles se jettent sur lui et le piquent atrocement. Il faut attendre le soir, quand le froid de la nuit, tombant sur la terre, engourdit ses hôtes assoupis. « D'un coup de bêche alors on effondre le trou... On arrose le sol. On y jette de la terre meuble, on la foule... et on s'en va. »

Un orifice fermé, les guêpes nécessairement se servent des autres. On les bouche alors de la même manière. Si on s'y est pris à temps, si l'investissement se poursuit avec rigueur, au bout de quelques jours le guêpier est enseveli, et les égarées, qui en recherchent l'entrée, errent affolées sur le sol battu, d'où leurs sœurs ne sortiront plus.

On peut aussi se servir des pièges à mouches, remplis d'eau de savon, qu'on dispose à chaque porte du guêpier. Les guêpes, à mesure qu'elles sortent, se lancent contre les parois du verre et, lourdement, retombent dans le liquide visqueux. Leur bourdonnement, qui de minute en minute ronfle plus fortement, attire celles du dedans, rappelle celles du dehors. Un nuage s'amasse. Le soir, des centaines de guêpes se sont noyées. Le blocus du nid en devient plus aisé. Et l'opération a toutes chances d'aboutir.

Telle est la stratégie complexe et délicate à laquelle l'homme doit recourir pour triompher de ces sociétés inférieures qui l'assaillent et le menacent, tandis que d'autres, presque identiques, travaillent pour lui.

---

gymnastiques, est le corollaire obligé de l'alimentation du tissu osseux. En effet, si l'on se contente de pousser cette dernière aussi loin que possible, on hâte le travail d'ossification, on détermine avant l'heure la soudure prématurée des cartilages de conjugaison ; on hâte l'édification définitive de la charpente... et on fait... un petit homme.

D'autres facteurs aussi doivent être pris en considération. Lorsqu'un enfant ne possède pas la taille que comporte la race et la famille dont il est né, c'est qu'il existe des causes particulières de déchéance. Il faut les trouver et tout d'abord les combattre.

La santé d'un enfant étant la résultante de l'état ancestral, des résultats où il est élevé et des maladies qui ont pu l'atteindre passagèrement, et ont pu modifier sa modalité chimique, il va de soi que chaque sujet nécessite un examen et un traitement très particulier. Mais l'équilibre rétabli et la santé revenue, l'ingestion de la décoction reprendra tous ses droits et toute son influence, et l'enfant grandira.

Une simple décoction de céréales, de l'exercice constant au grand air, de la gymnastique méthodique... et l'enfant gagnera des centimètres en hauteur. Vous agrandirez l'espèce... et vous ferez des hommes grands. Et la nouvelle génération à la décoction de céréales devra une éternelle reconnaissance à l'inventeur de la méthode.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.